

Florence Bouchet

## Ordre et désordre social dans quelques textes médiévaux

### Éléments de bibliographie :

DUBY Georges, *Les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978. Voir la vidéo (extrait de l'émission « Apostrophes » de B. Pivot), URL : <https://video-streaming.orange.fr/actu-politique/georges-duby-explication-des-trois-ordres-au-moyen-age-CNT000001e91c2.html>

HARF-LANCNER Laurence, « Les Membres et l'Estomac : la fable et son interprétation politique au Moyen Âge », dans *Penser le pouvoir au Moyen Âge, VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. Études offertes à Françoise Autrand*, dir. D. Boutet et J. Verger, Paris, éditions ENS rue d'Ulm, 2000, p. 111-126.

LE GOFF Jacques, « Note sur société tripartite, idéologie monarchique et renouveau économique dans la chrétienté du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle », dans *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 80-90.

### TEXTES

- Adalbéron de Laon, *Carmen ad Rodbertum regem* (début XI<sup>e</sup> s.) : les trois ordres

La société des fidèles ne forme qu'un corps ; mais l'État en comprend trois. Car l'autre loi, la loi humaine, distingue deux autres classes : nobles et serfs, en effet, ne sont pas régis par le même statut. [...] [Les nobles] sont des guerriers, protecteurs des églises ; ils sont les défenseurs du peuple, des grands comme des petits, de tous enfin, et assurent du même coup leur propre sécurité. L'autre classe est celle des serfs : cette race malheureuse ne possède rien qu'au prix de sa peine. Qui pourrait, par les billes de la table à calcul, faire le compte des soins qui absorbent les serfs, de leurs longues marches, de leurs durs travaux ? Argent, vêtement, nourriture, les serfs fournissent tout à tout le monde ; pas un homme libre ne pourrait subsister sans les serfs.

La maison de Dieu, que l'on croit une, est donc divisée en trois : les uns prient, les autres combattent, les autres enfin travaillent. Ces trois parties qui coexistent ne souffrent pas d'être disjointes ; les services rendus par l'une sont la condition des œuvres des deux autres ; chacune à son tour se charge de soulager l'ensemble. Ainsi, cet assemblage triple n'en est pas moins un ; et c'est ainsi que la loi a pu triompher, et le monde jouit de la paix.

- Philippe de Mézières, *Songe du Vieux Pèlerin* (1389), trad. J. Blanchard, Paris, Pocket, 2008, p. 510 : description du corps social

Supposons allégoriquement l'homme comme le royaume de France ; la tête de cet homme, c'est le roi, le cou, la poitrine, les épaules, ce sont les princes du sang et les barons du royaume. Le ventre et les entrailles, ce sont les trésoriers et les receveurs des finances ; les cuisses peuvent représenter les gros bourgeois et les marchands qui soutiennent le royaume par leur commerce ; les jambes figurent les artisans, les pieds le peuple des paysans. En outre, le haut des bras vers les épaules peut représenter les grands officiers et capitaines du royaume, le bas des bras avec le poing c'est à proprement dire la chevalerie, les courageux chevaliers et écuyers qui défendent le corps du roi, soit le royaume. Pour compléter l'image, les doigts de la main sont les valets et serviteurs indispensables au service particulier du roi. [...] En bref, on peut ainsi dire de tous les membres que pour un bon gouvernement il n'est pas convenable que les pieds de l'homme remplissent l'office de la main ; et pareillement du reste du corps pour qui veut avoir une bonne administration publique.

- Jean Gerson, sermon *Poenitemini* (1403), trad. F. Bouchet : reproches à Envie

De même que jadis, selon les fables et fictions des poètes, tu mis division entre les trois déesses par le moyen d'une pomme d'or, entre Juno, Pallas et Vénus [...], pareillement je constate que tu veux mettre division entre les trois états du monde, qui sont la chevalerie, le clergé et la bourgeoisie. Tu sais bien que tant que ces trois états seraient bien en paix, ils se feraient grand bien : la chevalerie assurerait la défense, le clergé fournirait la science et la bourgeoisie les moyens de subsistance [*chevance*], par quoi tout irait bien. Et comme il n'est



rien que tu aies tant en haine comme la bonté et comme la paix et l'union, tu t'efforces souvent, par certains de tes ministres, de semer la division entre ces trois états, et y fais venir mainte médisance [*detraktion*], en sorte que nul ne soit content de son état et que l'un murmure contre l'autre. Ne voyons-nous pas parfois comment certains bourgeois murmurent contre le clergé qui ne travaille pas mais a de grandes richesses ? Le clergé a des rentes et des revenus sans labour, leur semble-t-il ; c'est pourquoi ils les envient et murmurent contre eux qui ne leur semblent servir à rien. D'autre part, certains membres du clergé murmurent parfois contre la bourgeoisie quand elle se mêle d'acquérir du savoir ou qu'elle se considère savante, car ils tiennent pour certain que l'état de qui laboure ou commerce n'est pas comparable à l'état du clergé qui est fait pour savoir, connaître et enseigner. Ensuite, voilà que plusieurs membres de la chevalerie méprisent tant le clergé que la bourgeoisie à cause de la puissance et de la noblesse propres à la chevalerie. En retour, certains membres du clergé comme de la bourgeoisie murmurent contre la chevalerie et la dénigrent violemment, tant ouvertement qu'en secret. Que vaut une telle division ? À quoi peut-on la comparer ? Assurément, c'est une destruction ; c'est un vice qu'une telle zizanie, comme si les parties d'un même corps se rongeaient, se mutilaient et se déchiraient, à l'exemple du fou furieux.

• Alain Chartier, *Le Quadriologue invectif* (1422), trad. F. Bouchet, Paris, Champion, 2002, p. 61-62 et 65 : admonestation de France à ses trois enfants

Ô hommes fourvoyés hors du chemin de bonne connaissance, au cœur et aux mœurs efféminés, éloignés de la vertu, dégénérés de la constance de vos pères, vous qui pour vivre dans la volupté préférez mourir sans honneur, quelle folie ou quelle lâcheté vous tient les mains croisées et abat votre volonté au point que vous restez inactifs à considérer de vos propres yeux votre destruction générale et que vous perdez votre temps à attendre de voir de quel côté versera la masse de cette maison qui est votre abri naturel et qui pourrait tous vous écraser et sceller votre ruine avec la sienne ? Et pourtant vous ne mettez nullement la main à l'ouvrage pour me secourir de votre travail ! Qui pourrait assez blâmer ou critiquer les pitoyables et douces habitudes de vie dans lesquelles vous avez grandi et projetez de vieillir ? Et quelles paroles assez âpres pourrai-je trouver pour vous reprocher votre ingratitude à mon égard ? Je puis bien vous faire valoir que, après la religion catholique, Nature vous a avant toute autre chose obligés d'œuvrer au salut collectif du pays où vous êtes nés et à la défense du pouvoir sous lequel Dieu vous a fait naître et vivre. J'ajoute qu'il doit peu estimer sa naissance et encore moins désirer la continuation de sa vie, celui qui passe ses jours, en homme né pour soi seul, sans apporter le fruit de ses services à la collectivité : il fait en sorte que sa mémoire s'éteindra avec sa vie. [...]

Puisque telle est la loi que Nature y a établie, il faut dire que nul labour ne doit vous être pénible, nulle aventure ne doit vous paraître étrangère s'il faut l'affronter pour soutenir ce pays et sauver l'État ; en ce qui le concerne, il est disposé à vous soutenir en toute circonstance de votre naissance à votre mort, il vous repaît et vous nourrit avec les vivants et parmi les morts accueille votre sépulture. Force est donc de dire qu'ils agissent contre nature, ceux qui ne consacrent pas leurs capacités à la nécessité commune, au salut de leur pays et de l'État, et qui préfèrent se laisser perdre avec la chose publique plutôt que de s'exposer pour elle au péril. [...]

Pensez qu'il ne suffit pas de vouloir le salut et la liberté publics et de désirer la déroute de son ennemi ; il faut mettre la main à la pâte, car c'est de là que viendront louange et récompense. Mais où sont donc ces fameux chevaliers à la recherche de gloire et de perfection, puisqu'aucun ne se manifeste et ne se lance dans la lutte, et que parmi les autres on en peut distinguer peu pour cet office, en sorte que ceux qui agissent bien méritent les plus grandes louanges ? Où est la sagesse des clercs et des conseillers, dont le bon sens a préservé maint royaume et les a souvent redressés en plein péril ? Que sont devenues la constance et la loyauté du peuple français, qui a si longtemps eu la réputation de rester loyal, ferme et intègre envers son seigneur naturel sans rechercher de nouveaux changements ? Je crains que tous trois n'aient honteusement dérogé à la dignité et au devoir qui sied à leur état. Plusieurs, parmi les chevaliers et les nobles, crient aux armes, mais ils courent à l'argent ; le clergé et les conseillers de l'État parlent avec duplicité et mènent bonne vie avec les vivants ; le peuple veut qu'on assure sa sécurité et sa liberté mais il ne supporte pas de se soumettre à l'autorité.

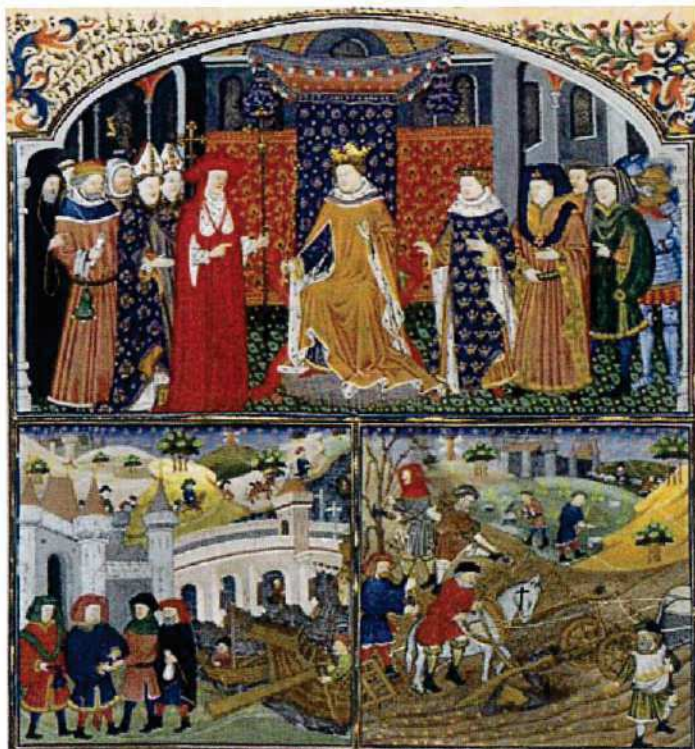


- Guillaume de Lorris, *Roman de la Rose* (≈ 1230), ms. BnF fr. 19137, fol. 68 (XV<sup>e</sup> s.) : la carole d'Amour



Dans le texte (v. 727-1284, GF Flammarion), la carole réunit Déduit [= Plaisir], Liesse, Amour, Doux Regard, Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Courtoisie, Oiseuse, Jeunesse

- Gilles de Rome, *De regimine principum* (*Le régime des princes*), ms. BnF fr.126, Rouen, 1<sup>er</sup> quart XV<sup>e</sup> s, fol. 7 : la société des trois ordres





XXIa. - [...] Mais quand les faibles ne purent plus accepter ni endurer les vexations des forts, ils établirent pour se protéger des garants et des défenseurs pour s'assurer paix et justice et pour mettre fin aux torts et aux outrages dont ils étaient l'objet.

11. Pour assurer cette garantie, furent mis en place ceux qui, de l'avis général, avaient le plus de qualités, les grands, les forts, les beaux, les agiles, les loyaux, les preux, les hardis, ceux qui étaient riches en ressources morales et physiques. Mais l'ordre de chevalerie ne leur fut pas conféré à la légère et comme un vain titre, ils durent assumer un lourd poids de devoirs. Savez-vous lequel ? A l'origine de l'ordre, il fut imposé à qui voulait être chevalier et qui en obtenait le privilège par légitime élection d'être courtois sans bassesse, bon sans félonie, pitoyable envers les nécessiteux, généreux et toujours prêt à secourir les miséreux, à tuer les voleurs et les meurtriers, à rendre d'équitables jugements sans amour et sans haine, sans faiblesse de cœur pour avantager le tort en portant atteinte au droit, et sans haine pour ne pas nuire au droit en faisant triompher le tort. Un chevalier ne doit, par crainte de la mort, accomplir aucun acte entaché d'un soupçon de honte, mais il doit redouter la honte plus que la mort. La chevalerie a pour mission essentielle de protéger la Sainte Eglise, à qui il est interdit de prendre une revanche par les armes et de rendre le mal pour le mal, et de protéger aussi celui qui tend la joue gauche, après avoir été frappé sur la droite. Et sachez qu'à l'origine, comme en témoigne l'écriture, personne n'avait l'audace de monter sur un cheval sans être chevalier ; d'où le nom qui leur fut donné.

12. Les armes que porte le chevalier et qui lui sont réservées ne lui furent pas données sans raison, mais elles ont une signification de grande portée. L'écu qui pend à son cou et dont il est protégé sur le devant signifie que, comme l'écu fait obstacle entre lui et le corps, de même le chevalier fait rempart devant la Sainte Eglise contre tous les malfaiteurs, brigands et mécréants, et si la Sainte Eglise est attaquée ou en danger de recevoir des coups, le chevalier doit se mettre devant elle pour soutenir ces assauts, comme un fils, car elle doit être protégée et défendue par son fils : si une mère en effet est battue ou maltraitée en présence de son fils, sans que celui-ci la venge, il n'a plus droit au pain et la porte de la maison familiale lui sera fermée. Le haubert dont le chevalier est revêtu et tout enveloppé signifie que la Sainte Eglise doit trouver une muraille de défense dans le chevalier, car sa riposte doit être si efficace et si avisée sa prévoyance que le malfaiteur ne vienne jamais à toute heure à l'entrée ou à la sortie de l'Eglise, sans trouver le chevalier prêt, sur le qui-vive pour la défendre.

13. Le heaume que le chevalier porte sur la tête, visible par-dessus toute l'armure, signifie que de la même façon le chevalier doit être bien en vue devant tous les gens contre ceux qui voudraient nuire à la Sainte Eglise ou lui faire du mal et son rôle est d'être comme une sorte de guérite où se tient le guetteur qu'on doit voir au-dessus des maisons pour épouvanter les malfaiteurs et les brigands. La lance du chevalier, assez longue pour toucher l'adversaire en devançant son attaque a aussi sa signification : de même que la crainte de la lance au bois robuste et au fer tranchant fait reculer ceux qui n'ont point d'armes, par peur de mourir, de même le chevalier par sa combativité, sa hardiesse et sa vigueur répand la peur au loin et arrête l'audace des brigands et des malfaiteurs d'approcher de la Sainte Eglise, et il les met en fuite, car ils n'ont pas plus de pouvoir face à lui qu'un homme désarmé devant une lance au fer tranchant.

14. L'épée que ceint le chevalier a une lame tranchante des deux côtés, et ce n'est pas sans raison. L'épée est de toutes les armes la plus honorée, la plus noble, celle qui a le plus de dignité, car on peut en léser l'ennemi de trois manières : porter une botte et un coup mortel, d'estoc, ou frapper de taille, des deux tranchants, à droite et à gauche. Les deux tranchants signifient que le chevalier doit être le soldat de Notre-Seigneur et de son peuple ; l'un des tranchants s'abat sur leurs ennemis ou sur ceux qui contestent la divinité de Notre-Seigneur, et l'autre tire vengeance de ceux qui détruisent la société humaine, c'est-à-dire les voleurs et les assassins. Telle est la vertu des deux tranchants. La pointe est d'autre nature : elle signifie l'obéissance, car tout le monde doit obéir au chevalier ; et sa signification se justifie, car elle pique, et rien ne peut si cruellement piquer le cœur que d'avoir à obéir contre ses sentiments. Voilà ce que signifie l'épée.

15. Quant au cheval que monte le chevalier et qui le porte en toutes circonstances, il est le symbole du peuple : de même qu'il doit porter le chevalier en tous besoins, le peuple doit porter de même le chevalier, lui procurer tout ce dont il a besoin pour vivre honorablement parce que le chevalier doit veiller à sa protection nuit et jour. Le chevalier est au-dessus du peuple : comme le cavalier éperonne sa monture et la mène dans la direction qu'il désire, de même le chevalier doit mener le peuple à sa volonté, selon une légitime sujétion, parce qu'il est légitimement au-dessus de lui.

16. Ainsi apprenez que le chevalier doit être le seigneur du peuple et le soldat de Dieu, puisque son devoir est de protéger, défendre et soutenir la Sainte Eglise. Le clergé doit être au service de la Sainte Eglise, des veuves et des orphelins grâce aux dîmes et aux aumônes qui sont articles de sa constitution. Et comme le peuple assure au clergé sa subsistance quotidienne et lui fournit ce dont il a besoin, de même la Sainte Eglise doit assurer au peuple la nourriture spirituelle, lui permettre de gagner la vie éternelle par oraisons, prières et aumônes, afin que Dieu soit à jamais le sauveur du peuple, comme il est le protecteur et le défenseur de l'Eglise sur terre. Ainsi le peuple a le devoir de prendre en charge les besoins d'ordre terrestre du clergé, et les besoins d'ordre spirituel sont l'affaire de la Sainte Eglise.



Chrétien de Troyes  
(entre 1177 et 1181)

LE CHEVALIER AU LION

(v. 1-152, trad. C. Buridant  
et J. Trotin, Champion, 1982)

1 Arthur, le noble roi de Bretagne, dont l'excellence nous enseigne vaillance et courtoisie, tint sa cour avec une royale magnificence, à cette fête si importante qu'on appelle la Pentecôte. Le roi était à Carduel, au pays de Galles ; après le repas, à travers toute la grand-salle, les chevaliers se groupèrent à l'appel des dames, des demoiselles ou de leurs suivantes. Les uns contaient des histoires, les autres parlaient d'Amour, des tourments, des souffrances et des grandes joies qu'éprouvèrent souvent les fidèles de sa règle, qui était alors douce et bonne ; mais à présent Amour a bien peu de sujets, car ils l'ont presque tous abandonné et il s'en trouve bien avili : ceux qui aimaient jadis y gagnaient un renom de courtoisie, de prouesse, de largesse et d'honneur ; mais aujourd'hui Amour n'est plus qu'un mot trompeur, car ceux qui n'en ressentent rien prétendent qu'ils aiment, mais ils mentent, et s'en vanter sans aucun droit, ce n'est que fable mensongère.

2 Mais parlons donc de ceux qui furent et laissons les vivants, car mieux vaut, à mon avis, un homme courtois mort qu'un malappris en vie. C'est pourquoi je veux conter une histoire pleine d'intérêt à propos du roi qui eut une telle réputation qu'on en parle en tous lieux ; j'en suis d'accord avec les Bretons : toujours durera son renom et grâce à lui on garde le souvenir des vaillants chevaliers d'élite qui s'illustrèrent au prix de tant de peines.

3 Mais ce jour-là, les chevaliers s'étonnèrent beaucoup de voir le roi les quitter trop tôt ; plusieurs en éprouvèrent un vif déplaisir et en murmurèrent longuement parce que jamais on n'avait vu le roi, à une si grande fête, se retirer dans sa chambre pour dormir ou pour se reposer. C'est pourtant ce qui arriva ce jour-là : la reine le retint et il demeura tant auprès d'elle qu'il s'abandonna au sommeil.

4 A la porte de la chambre, dehors, se trouvaient Didonel, Sagremor, Keu, mon seigneur Gauvain, ainsi que mon seigneur Yvain, et avec eux Calogrenant, un chevalier fort avenant ; il se mit à leur faire un récit qui n'était pas à son honneur mais à sa honte. Tandis qu'il contait son histoire, la reine prêtait l'oreille ; aussi se leva-t-elle d'auprès du roi, s'approcha discrètement, et avant même que nul ne pût la voir, elle survint au milieu d'eux ; seul Calogrenant, sans plus, se leva d'un bond devant elle. Keu, qui était sarcastique, perfide, persifleur et venimeux, dit alors au chevalier :

5 « Par Dieu, Calogrenant, quel joli bond je vous vois faire ! Et vraiment, quel plaisir pour moi que ce soit vous le plus courtois d'entre nous ! Et vous le croyez, j'en suis sûr, tant vous êtes écervelé. Ma dame est en droit de penser que vous avez, plus que nous tous, de courtoisie et de valeur : c'est par paresse, n'est-ce pas, que nous avons négligé de nous lever, ou par dédain ! Mais par Dieu, seigneur, si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous n'avions pas encore vu ma dame que déjà vous vous étiez levé.

6 — En vérité, Keu, vous auriez éclaté depuis longtemps, me semble-t-il, fait la reine, si vous ne pouviez vous vider du venin dont vous êtes plein. Vous êtes un odieux rustre de chercher querelle à vos compagnons.

7 — Dame, fait Keu, si nous ne gagnons rien à votre compagnie, veillez que nous n'y perdions pas. Je ne crois pas avoir dit chose qui doive m'être imputée à mal et, si vous le voulez bien, n'en parlons plus : il n'est ni courtois ni sensé de prolonger une discussion futile ; celle-ci doit en rester là, car nul ne doit y attacher d'importance. Demandez-lui plutôt de poursuivre le récit, car il n'y a pas lieu de se quereller. »

8 En riposte à ces mots, Calogrenant répond alors :

« Dame, cette querelle ne me met pas en grand émoi ; je n'en suis guère atteint et en fais peu de cas. Si Keu m'a offensé, je n'en aurai nul préjudice : à de plus valeureux et de plus sages que moi, mon seigneur Keu, vous avez dit injures et outrages, car c'est bien là votre coutume. Toujours doit puer le fumier, les taons piquer, les bourdons bruire, et les méchants se rendre odieux et nuire. Mais je n'en conterai pas plus aujourd'hui si ma dame ne me sollicite pas, et je la prie de n'en plus parler et de bien vouloir ne pas me demander ce qui me serait désagréable.

9 — Dame, tous ceux qui sont ici, fait Keu, vous sauront bon gré de l'y inviter et l'écouteront volontiers ; ne le faites donc pas pour moi, mais, par la foi que vous devez au roi, votre seigneur et le mien, demandez-lui de poursuivre, vous ferez bien.

10 — Calogrenant, dit la reine, ne vous souciez pas de la provocation de mon seigneur Keu, le sénéchal ; il a coutume de médire, impossible de l'en corriger. Je vous le demande instamment, n'en ayez pas le cœur chagrin et ne refusez pas, à cause de lui, de faire un récit qu'il nous plaise d'entendre, si vous voulez conserver mon amitié ; mais reprenez dès le début.

11 — Certes, dame, combien m'est pénible ce que vous me demandez ; je me laisserais arracher une dent, si je ne craignais de vous fâcher, plutôt que de leur raconter plus rien aujourd'hui ; mais je ferai ce qui vous sied quoi qu'il puisse m'en coûter, puisque telle est votre volonté. Écoutez donc ! Prêtez-moi cœur et oreilles, car les mots sont entièrement perdus s'ils ne sont compris par le cœur.



Les Quatre Fils Aymon (ou Renaud de Montauban)  
fin XIII<sup>e</sup>s - Trad. N. de Combarieu et J. Sabrenat, Folio

1 « Tiens, lui dit-il, et que Jésus te protège ! Que le Dieu tout-puissant, maître du monde, te conseille ! Et prends bien garde de toujours rester fidèle à ton seigneur<sup>17</sup>.

2 — Dieu fasse que je demeure toujours dans le devoir pour que mon seigneur puisse, lui, me garder son amitié ! »

3 C'est ainsi que Renaud fut armé chevalier. On lui amène alors, sellé et bridé, Bayard, un cheval-fée<sup>18</sup> unique au monde. Il se met aussitôt en selle, le bon vassal, écu<sup>19</sup> suspendu au cou, lance au fer bien acéré en main, cependant que l'empereur Charlemagne, le puissant roi couronné, arme chevaliers les trois autres frères en présence des barons.

4 C'est à la Pentecôte<sup>20</sup>, à la belle saison, qu'il les arma chevaliers et leur donna bons chevaux et épieux<sup>21</sup> émaillés de noir. Puis il interpelle ses Français<sup>22</sup> :  
5 « Dépêchez-vous d'aller dresser une quintaine<sup>23</sup>, barons ! Nous y mettrons à l'épreuve nos nouveaux chevaliers ; nous verrons comment ils savent frapper de l'épée. »

6 Aussitôt, s'empressant d'obéir aux ordres, tous les barons sortent de la ville et gagnent les prés qui bordent la Seine où on dresse la quintaine. Humbles et puissants — et pas moins de sept rois dit la chronique — s'y pressent en foule. Renaud y était, montant le cheval Bayard, et Aalard et Guichard qui avaient garde de rester en arrière, et Richard, le plus jeune, brave comme un lion<sup>24</sup>. Les voilà tous d'un seul élan, rassemblés sur la berge, au milieu des Français, des Bourguignons, des Normands, des Picards, des Flamands et des Bretons. Charles prend Renaud par la main :

7 « Joutez donc, vassal, nous vous le demandons. Frappez la quintaine, que nous voyions ce dont vous êtes capable.

— Je m'en remets à Dieu », répond-il.

8 Normands et Bretons se succèdent, nombreux ; mais aucun ne réussit à ébranler le mannequin. Alors, Renaud, le fils Aymon, celui de Dordone, charge au galop de son cheval, brandissant son épieu acéré. Le coup frappe le mannequin, transperçant le bouclier, et fait tomber le poteau à la renverse en l'arrachant du sol, aux yeux de tous. A cette vue, Charles se réjouit en son cœur :

9 « Vous avez l'étoffe d'un preux, Renaud. Personne n'a jamais mieux mérité que vous de chausser les éperons. Je vous ferai sénéchal<sup>25</sup> de tout mon royaume.

— Merci, cher seigneur, et moi, je vous servirai fidèlement et sans discuter. »

10 La joute est finie puisque la quintaine est brisée. La gloire en revient au franc Renaud, le fils Aymon. Notre empereur, l'emmenant avec lui ainsi que son père et ses trois frères, regagne sans tarder le palais où la fête bat bientôt son plein. Il y fait largesse<sup>26</sup> de vair et de gris<sup>27</sup>, Aymon de chevaux de selle et de bât et Renaud de vêtements de grand prix : humbles et puissants vantent ses mérites et Charles de Saint-Denis s'en réjouit au nom de l'amitié qu'il avait pour son père et pour tous leurs bons amis.

11 Ceux-ci sont nombreux à la cour, soyez-en assurés, mais avant deux jours, Renaud et ses frères auront bien besoin d'eux.

12 Le lendemain, dès le lever du jour, Charles au fier visage réunit sa cour. Renaud et le marquis Aalard assurent le service du vin. Guichard et le preux Richard celui du pain. La table croule sous les viandes<sup>28</sup> — gibiers divers, cerfs bien gras — et les boissons — vins nouveaux ou épicés. Tous les chevaliers bénissent Charles de Saint-Denis, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas été conviés à pareil festin. Après manger, ils se lèvent de table et se répandent dans la salle, joyeux, se divertissant à toutes sortes de passe-temps.

13 Mais après la joie, vont venir le deuil et la colère.

Au nombre des joueurs d'échecs<sup>29</sup>, Renaud et Bertolai, le neveu du roi, installés à une table de marbre gravé, ne sont pas en reste. Or voici que la partie tourne mal : Bertolai s'emporte et, perdant son sang-froid, traite Renaud de menteur et de scélérat, il le frappe au visage, faisant couler son sang. A cette vue, Renaud ne se connaît plus, il se retient à grande-peine de mettre à mal son partenaire. Se jetant aux pieds du roi, il le supplie :

14 « Votre neveu m'a frappé au sang, noble empereur. Faites-moi justice de lui. »

Mais cette demande ne fait qu'irriter Charles qui lui répond qu'il n'est qu'un lâche, un pleutre. Alors Renaud, s'entendant insulter ainsi devant toute la cour, rétorque aussitôt :

15 « Pourquoi vous mettre en colère contre moi ? Mais, soit, laissons cela de côté. En revanche, parlons donc de la mort de mon oncle que vous avez fait tuer<sup>30</sup>. Je vous demande justice pour lui au nom du Dieu créateur. Mes autres oncles et mon père ont fait la paix avec vous à ce sujet, mais moi, je n'y consentirai jamais, seigneur roi ! »

16 A ces mots, l'empereur s'emporte à son tour et, levant son gant, il en frappe Renaud, faisant couler à terre son sang vermeil<sup>31</sup>. Se voyant ainsi blessé, celui-ci fait immédiatement demi-tour. Au milieu de la salle, Bertolai est sur son passage. Empoignant un échiquier, il lui en porte un coup si violent qu'il lui fait jaillir les yeux des orbites et qu'il lui défonce le crâne. Bertolai s'écroule à terre, raide mort. Des cris s'élèvent de tous côtés dans le palais, tandis que Charles prend Dieu à témoin du meurtre :

17 « Emparez-vous de lui, barons ; il sera pendu sur l'heure. »

Vous imaginez les affrontements qui s'ensuivent. On n'y compte plus les coups portés et reçus, les vêtements déchirés, les touffes de cheveux arrachés, les barons blessés. Sans ses parents, c'en était fait de Renaud ; il était pris et mis à mort. Mais, grâce à eux, et mettant à profit la confusion qui régnait pour s'enfuir, il réussit à sortir de Paris, monté sur Bayard l'endurant, avec Aalard, Guichard et Richard.

Jamais Charles ne pourra mettre la main sur eux pour sa plus grande colère et son plus grand deuil.



8 (XLIV)  
Balade

[11a]

- 1 Se ce temps tient, je devendray hermite  
Car je n'i voy fors [que] dueil et tourment,  
Les maux regner, gent bonne avoir despite  
4 Et aux mauvais prandre gouvernement,  
Taïre le voir, estre en grace qui ment,  
Aux bons tollir et aux mauvais donner.  
Plus ne me chault de vivre longuement  
8 Puis que je voy Malebouche regner

- Qui Verité destruit et supedite  
Et Justice se porte laschement.  
Amour n'a lieu et Bien Fait n'a merite,  
12 Raison s'enfuit qui parle lentement.  
Droit est bossu, qui anciennement  
Souloit les tors et boisteux adrecier.  
Perilleux fait vivre presentement  
16 Puis que je voy Malebouche regner,

- Qui puist mourir de male mort soubite !  
Entroublïer fait Dieu communement  
Et convoitier. Partout ou elle habite  
20 Gaste et destruit. Et ou temps ça devant  
La chaçoit l'en et pugnissoit griefment,  
Mais trop la voy au jour d'ui eslever.  
Si ne vueil plus au monde estre manent  
24 Puis que je voy Malebouche regner.

- Prince, laissez vueil ce monde en present  
Et querir lieu desert pour demourer,  
Et de ma vie user le demourant  
28 Puis que je voy Malebouche regner.

[11b]

42 (CCXIX)  
Balade a double entendement

[47a]

- 1 L'en me demande chascun jour  
Qu'il me semble du temps que voy  
Et je respons : « C'est tout honour,  
4 Loyauté, verité et foy,  
Largesce, prouesce et arroy,  
Charité et biens qui s'avance  
Pour le commun. » Mais, par ma loy,  
8 Je ne di pas quanque je pence.

- « Chascuns doubte son creatour,  
L'un a l'autre ne fait annoy,  
Sanz vices sont li grant seignour,  
12 Au peuple ne font nul desroy  
Et appaisiez se sont li roy,  
Cure n'ont d'or ne de finance ;  
Guerre fault. » C'est vray, or me croy :  
16 Je ne di pas quanque je pence.

- « Li grant, li moyen, ly menour  
Ne sont pas chascun a par soy  
Mais sont conjoint en une amour  
20 Sanz rebeller, bien le congnoy. »  
Et se le contraire vous noy  
Et mon dit n'a vraië sentence,  
Je vous pri, pardonnez le moi,  
24 Je ne di pas quanque je pence.

- « Prince, a court ont li bon sejour,  
Honourez y sont nuit et jour  
Et li hault cuer plain de vaillance,  
28 Mais ly menteur et ly flateour  
N'y osent plus faire demour. »  
Je ne di pas quanque je pence.

8  
Ballade

- 1 Si ce temps dure, je deviendrai ermite<sup>1</sup>  
car je ne vois que souffrance et tourment,  
les péchés couronnés, les bons méprisés,  
4 les mauvais au gouvernement,  
la vérité tue, les menteurs appréciés,  
les bons volés et les mauvais récompensés.  
Je ne veux plus vivre longtemps  
8 sous le règne de Médisance

- qui assujettit Vérité et la détruit.  
Justice n'est que lâche,  
Amour absent, Bien Fait sans mérite,  
12 Raison s'enfuit : elle parle trop lentement.  
Droit est bossu, lui qui, dans l'ancien temps,  
redressait les torts et les boiteux.  
Quel danger de vivre aujourd'hui  
16 sous le règne de Médisance !

- Qu'elle soit maudite !  
Elle fait à tous oublier Dieu  
et rend cupide. Tous les lieux où elle habite,  
20 elle les saccage. Dans l'ancien temps,  
on la chassait et la punissait sévèrement,  
mais je vois qu'aujourd'hui on lui rend trop d'hon-  
Je ne veux plus être en ce monde [neur].  
24 sous le règne de Médisance.

- Prince, je veux laisser ce monde  
et choisir un désert où séjourner,  
pour y passer le reste de ma vie  
28 sous le règne de Médisance.

42  
Ballade à double sens

- 1 On me demande tous les jours  
ce que je pense de notre temps  
et je répons : « Ce n'est qu'honneur,  
4 loyauté, foi et vérité,  
générosité, vaillance et bon ordre,  
charité et priorité  
au bien commun. » Mais, par ma foi,  
8 je ne dis pas ce que je pense.

- « Chacun craint son Créateur,  
personne ne cause d'ennui à l'autre,  
les grands seigneurs n'ont aucun vice,  
12 ils ne causent aucun dommage au peuple  
et les rois ont fait la paix,  
ils ne se préoccupent d'or ni d'argent ;  
la guerre est finie. » Voilà la vérité, crois-moi :  
16 je ne dis pas ce que je pense.

- « Les grands, les moyens, les plus petits,  
ne sont pas chacun de leur côté,  
mais forment une union sincère  
20 sans rébellion, je le sais bien. »  
Et si je ne dis pas le contraire,  
si rien n'est vrai dans mon discours,  
je vous en prie, pardonnez-moi,  
24 je ne dis pas ce que je pense.

- « Prince, les bons séjournent à la cour,  
ils sont honorés nuit et jour  
avec les grands cœurs très vaillants,  
28 tandis que les menteurs et les flatteurs  
n'osent plus y résider. »  
Je ne dis pas ce que je pense.



- 1 Tant de perilz sont a suir la court  
Qu'a grant paine s'en pourroit nul garder.  
Qui grace y a, Envie sur lui court,  
4 Qui grans y est en doubte est de verser.  
La convient il trop de maulx endurer  
Dont, quant a moy, je tien que c'est grant sens  
D'avoir a court un pié hors et l'autre ens<sup>1</sup>.
- 8 Es grans cours fault souvent faire le sourt,  
Qu'om ne voit rien et qu'on ne scet parler,  
Autrui blandir<sup>2</sup> et qu'om saiche du hourt,  
Faire plaisir, souffrir, dissimuler,  
12 N'il n'est pas bon d'y toudis demourer.  
Mais pour le mieulx je conseille et consens  
D'avoir a court un pié hors et l'autre enz.
- L'un pié dedenz, s'aucun besoing<sup>3</sup> lui sourt,  
16 Fait bon avoir pour grace demander ;  
L'autre dehors, s'aucun mal y acourt,  
Afin qu'on puist le peril eschiver,  
Vivre du sien, et qu'on puist demourer  
20 En paix de cuer. Autrement ne m'assens  
D'avoir a court un pié hors et l'autre ens.

191 (MCCCCXXIII) [431b]  
Balade<sup>4</sup> comment le roy avra juste maison  
et son royaume bien reformé quant  
les saiges gouverneront

- 1 Quant se pourra tout reformer ?  
Quant sera paix et vraie amour ?  
Quant verray je l'un l'autre amer ?  
4 Quant verray ge parfaicte honneur<sup>1</sup> ?  
Quant avra congnoissance tour<sup>2</sup>,  
Verité, loy, pitié, raison<sup>3</sup> ?  
Quant sera justice en saison<sup>4</sup>,  
8 Que<sup>5</sup> les mauvais pugniz seront ?  
Quant avra roys juste maison ?  
Quant les saiges gouverneront.

- Qui fait les choses mal aler ?  
12 Qui nous a fait tant de dolour ?  
Les foulz es estas<sup>6</sup> eslever,  
Les saiges laisser en destour,  
Les vaillans mettre au cul du four<sup>7</sup>,  
16 Faire injustice<sup>8</sup> et desraison,  
Convoitise, orgueil, traïson,  
Et<sup>9</sup> trop d'officiers qui yront  
A honte et a perdicion  
20 Quant les saiges gouverneront.

- L'en queurt aux estas demander ;  
C'est au requerant deshonnour,  
Qui n'est digne de l'exercer.  
24 L'en doit eslire sanz favour  
Prodomme qui soit de valour  
Sanz son sceu. Telle election  
Fait bon fruct. Sanz destruction  
28 Les princes par ce regneront  
Et leur peuple en vraye union<sup>10</sup>  
Quant les saiges gouverneront.

- Prince, pour la grant charge oster  
32 Du peuple, veuillez moderer  
Les officiers qui trop sont<sup>1</sup>  
Et a droit nombre ramener.  
Lors ne pourra que bien aler  
36 Quant les saiges gouverneront.

- 1 Il y a tant de périls à vivre à la cour  
qu'il serait difficile d'y rester sain et sauf.  
Celui qui est en grâce, assailli par Envie,  
4 qui y prospère, est tout près de tomber.  
Il faut y supporter bien des malheurs :  
j'en conclus, personnellement, qu'il est sage  
d'avoir un pied en cour et l'autre ailleurs<sup>1</sup>.
- 8 Dans les grandes cours, il faut souvent faire  
le sourd, l'aveugle et le muet,  
savoir flatter, savoir ruser,  
faire plaisir, tout supporter, dissimuler.  
12 Il n'est pas bon d'y passer tout son temps.  
Il est préférable, voilà mon conseil,  
d'avoir un pied en cour et l'autre ailleurs.
- Un pied en cour, si un besoin se fait sentir,  
16 est utile pour demander une grâce ;  
un pied hors de cour, si un malheur y menace,  
est utile pour pouvoir fuir le péril,  
vivre de ses biens et garder la paix au cœur.  
20 Sinon, je ne trouve pas bon  
d'avoir un pied en cour et l'autre ailleurs.

191  
Ballade sur la bonne gestion de la maison du roi  
et la réforme de son royaume, lorsque les sages seront  
au gouvernement

- 1 Quand tout sera-t-il réformé ?  
Quand la paix, l'amour viendront-ils ?  
Quand verrai-je s'aimer les uns les autres ?  
4 Quand verrai-je régner l'honneur ?  
Quand, à leur tour, la sagesse et la vérité,  
la pitié, la foi et la raison viendront-elles ?  
Quand y aura-t-il de la justice,  
8 pour que les méchants soient punis ?  
Quand le roi tiendra-t-il bien sa maison ?  
Quand les sages gouverneront<sup>1</sup>.

- Qui fait les choses mal aller ?  
12 Qui nous cause tant de malheurs ?  
Les fous faisant une grande carrière  
quand les sages sont mis de côté,  
et les gens de valeur mis dans un trou,  
16 les trahisons, les injustices,  
l'orgueil, la convoitise,  
et les officiers trop nombreux  
qui seront couverts de honte et perdus  
20 quand les sages gouverneront.

- Ceux qui font la course aux offices  
montrent bien qu'ils n'en sont pas dignes,  
car il est honteux de les demander.  
24 Il faut plutôt choisir, sans faire de faveur,  
un homme de valeur  
qui n'est pas au courant. Ce choix  
est fructueux<sup>2</sup>. C'est ainsi que les princes  
28 régneront sans dommage,  
unis avec leur peuple,  
quand les sages gouverneront.

- Prince, pour ôter le fardeau  
32 qui pèse sur le peuple,  
modérez donc le nombre d'officiers<sup>1</sup> :  
ils sont bien trop nombreux.  
Tout ne pourra que bien aller  
36 quand les sages gouverneront.